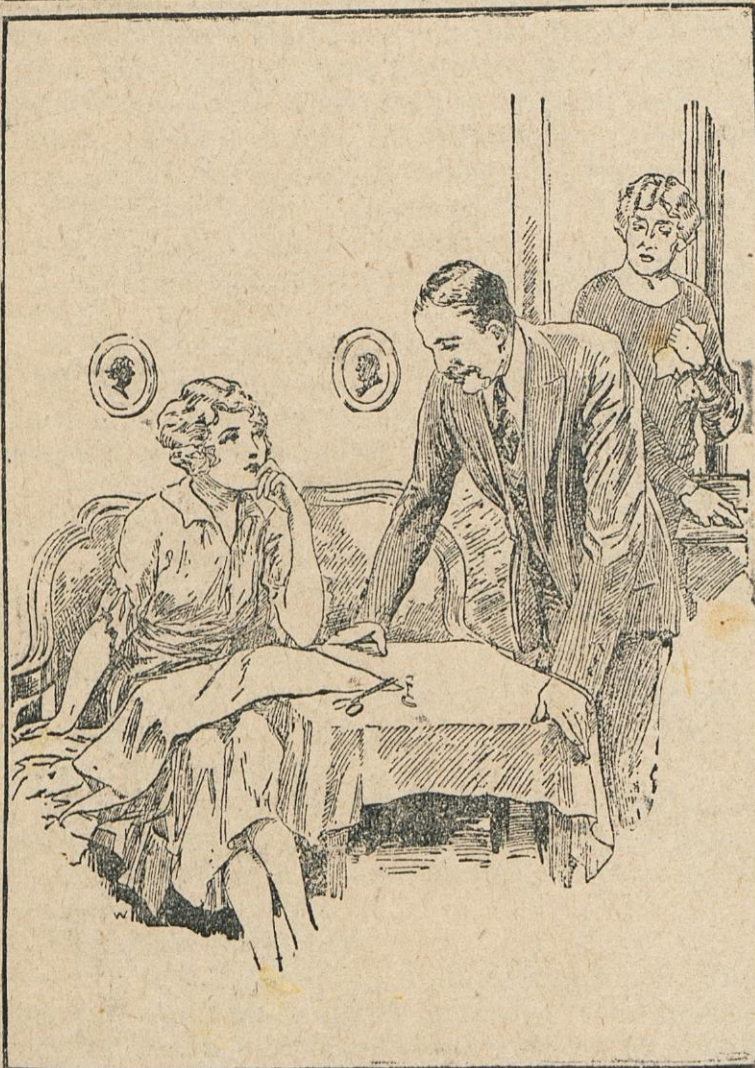




— *Quand on est aussi belle que vous, on
n'a pas besoin de robes somptueuses.*

C. I

LIVRAISON 345

d'être tombée dans les bonnes grâces d'un tel homme, tu veux le repousser. Mais je ne veux pas discuter avec toi.. Si tu es sage, tu ne perdras pas cette bonne occasion de faire fortune. Tu ne trouveras pas un parti comme le comte une deuxième fois. Et, maintenant dépêche-toi, prends ta robe verte, c'est la couleur de l'espérance.

Harriet se rendit dans sa chambre à coucher. Sa mère la suivit et l'aida à s'habiller...

Lorsqu'elle eut enfin fini, elle lui dit confidentiellement :

— Tu peux être coquette avec lui... fais-lui un peu de l'œil et montre-lui que tu n'es pas insensible à ses avances... Les hommes aiment ça et je serais bien heureuse, si tu pouvais réussir à l'entortiller.

— Ce ne sera peut-être pas aussi facile que tu te l'imagines, maman.

— Cela dépend de toi, Harriet. Songe donc, combien nos voisins nous envieraient, si tu étais la comtesse de Voilement.

La jeune fille soupira.

— Tu es terrible... pourquoi es-tu tellement pressée de me marier ? On ne sait même pas, si ce comte ferait vraiment mon bonheur...

— Ne dis pas de bêtises, Harriet. Un comte est toujours un bonheur pour une pauvre fille. Imagine-toi, ce que ce sera d'avoir ta voiture, au lieu de rester derrière le comptoir au magasin.

Harriet se mit à rire.

— Tu te fais beaucoup d'illusions, maman. Probablement tu serais plus capable que moi de séduire le comte ; ce n'est pas une mauvaise idée d'ailleurs. Tu es de son âge et vous feriez un très bon ménage.

— Ne plaisante pas !...

— Non, je serai sérieuse et je penserai tout le temps à ma voiture et à mon titre.

— Tu y arriveras certainement.

— Je ne le souhaite pas tellement, maman. Le comte n'a pas de château, ni d'argent et je serais pauvre quand même. Ce n'est pas la peine de lui courir après.

A ce moment, on frappa à la porte.

Les deux femmes échangèrent un regard rapide.

— C'est lui, dit madame Brown. Promets-moi d'être raisonnable et de ne rien gâcher.

— J'essaierai de suivre tes conseils. Mais n'aie pas trop d'espoir, peut-être t'es-tu trompée; le comte ne cherche sans doute qu'une petite aventure pour la soirée.

Madame Brown ne trouva pas le temps de répondre car la porte s'ouvrit et Esterhazy entra. Il fit des compliments à la jeune fille, remercia encore une fois madame Brown et le couple quitta la maison.

CHAPITRE CCCLXXXVIII

CE QUI N'ETAIT PAS ECRIT

DANS LES ETOILES

Depuis deux semaines Brigitte se trouvait avec madame de Schwartzkoppen à Luzerne.

Le temps était beau, le soleil luisait et les joues pâles de la jeune femme brunissaient.

Elles faisaient de longues promenades et rentraient tard à l'hôtel. Puis elles changeaient de robes et descendaient au restaurant pour souper.

Un jour qu'elles prenaient place à une petite table, près de la fenêtre, elles remarquèrent un grand jeune homme, qui s'approcha de l'entrée du restaurant et se mit à une table près d'elles.

Brigitte le regarda.

Elle avait l'impression d'avoir vu ce visage.

L'étranger leva les yeux, hésita un instant, puis s'approcha d'elle.

— Brigitte... Brigitte de Stetten, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, étonnée.

— Pardon, mais je ne sais pas...

— Hannsheinz de Elbingen...

Brigitte sursauta, elle prit vivement la main que l'inconnu lui tendit :

— Mais oui... c'est lui... Hannsheinz de Elbingen

— Tu ne m'as pas reconnu ?

— Non...

— J'ai tellement changé ?

— Peut-être pas, mais il y a quelques années que nous ne nous sommes vus.

Elle se tourna vers sa tante.

— Te souviens-tu, ma tante, que je t'ai beaucoup parlé de Hannsheinz de Elbingen. Son père était notre voisin.

Madame de Schwartzkoppen lui tendit la main.

— Je m'en souviens !... voulez-vous vous asseoir ?

Le jeune homme s'inclina.

— Vous êtes bien aimable, madame, j'accepte avec plaisir.

— Sans doute avez-vous beaucoup de choses à raconter à Brigitte.

Hannsheinz de Elbingen la regarda avec attention.

— Oh ! oui, j'ai beaucoup de choses à lui dire...

Madame de Schwartzkoppen l'interrompt :

— Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas vu, monsieur ?

— Je pense que cela fait près de dix ans, madame.

— C'est bien long...

— Oui, surtout, quand on a passé ces années en Afrique. Dans cette solitude, le temps passe lentement.

Vous êtes en congé, monsieur ?

— Non, j'ai quitté le service, je retourne dans les propriétés de mon père.

— Vous êtes l'aîné, monsieur ?

— Non, le second, mais mon frère aîné est tuberculeux et doit passer sa vie dans le midi. Je viens de Davos, où je me suis rendu pour lui parler de différentes affaires. Et le temps était si beau que j'ai décidé de rester quelques jours à Lucerne.

— Vous restez donc encore quelque temps.

Hannsheim de Elbingen adressa un regard suppliant à Brigitte. Elle comprit sa demande et dit en souriant :

— Reste donc avec nous quelques jours.

— Cela te ferait plaisir ?

— Oui... nous avons tant de choses à nous dire...

— Alors, je veux bien rester.

Madame de Schwartzkoppen déclara être fatiguée de la longue promenade et se retira.

Hannsheim de Elbingen dit alors à Brigitte :

— Reste encore un peu ?... Nous descendrons vers le lac, la soirée est si belle !

Madame de Schwartzkoppen approuva. Elle était contente que Brigitte eut rencontré cet ami d'enfance.

— Mais naturellement.

Le jeune homme lui baisa la main.

— Soyez sans crainte, madame, je ferais attention à votre nièce.

Brigitte se fit apporter son manteau par le garçon

et partit avec Hannsheinz de Elbingen vers le lac.

C'était un soir splendide.

L'air était frais et pur. Mille étoiles brillaient au ciel. Ils marchaient en silence. Hannsheinz donna le bras à Brigitte, et avisant un banc, il lui demanda :

— Ne veux-tu pas t'asseoir, Brigitte ?

Elle accepta.

— Comme tu voudras.

Lorsqu'ils se furent assis, Hannsheinz de Elbingen la regarda avec inquiétude.

— Je me demande tout le temps si tu es vraiment cette Brigitte de Stetten, que j'ai connu si joyeuse, si vivante ?

Elle fixa le lac d'un regard absent et dit lentement :

— La joyeuse et vivante Brigitte de Stetten ? Elle fut. Elle n'est plus, mon ami... il y a longtemps de cela... je ne me souviens plus de ce temps.

— Mais que t'est-il donc arrivé, Brigitte ? Tu as tellement changé, tu es devenue si sérieuse... si triste...

— J'ai eu de grands malheurs...

— Ne veux-tu pas me raconter ton histoire ?

— Oh ! il vaudrait mieux se taire...

— Mais non, Brigitte... quelquefois, cela fait du bien le pouvoir parler. Mais excuse-moi, je vois que tu portes le deuil. Je n'avais pas remarqué ta robe noire, mais dis-moi, qui donc est mort ?

— Mon mari...

Hannsheinz leva la tête :

— Ton mari... je ne savais pas que tu étais mariée ?

— Tu ne le savais pas ?

— Non, je n'ai reçu que de brèves nouvelles de la maison. De temps en temps je demandais après toi, mais on ne me répondait pas. Maintenant je comprends pourquoi mon frère ne voulait pas me donner de tes nouvelles.

Brigitte le regarda surprise.

Hannsheimz de Elbingen sourit :

— Il savait que j'étais amoureux de toi. A quoi bon te le dissimuler maintenant, Brigitte ? Tu étais mon idéal. Et lorsque là-bas, en Afrique, le service était trop dur et que je me sentais trop seul, c'est à toi que je pensais et aussi aux heures que nous avons passé ensemble.

Souviens-toi, combien nos années de jeunesse ont été belles. J'aurais pu tout imaginer, excepté de te retrouver veuve et dans un tel désarroi sentimental... Tu l'aimais donc beaucoup ?

Brigitte ferma les yeux et ses lèvres se crispèrent :

— L'aimer ? Oh ! non...

Puis, effrayée de cet aveu involontaire, elle pâlit et se leva brusquement :

— Allons, Hannsheimz... et ne me questionne plus, je t'en prie... Peut-être pourrai-je te raconter cette histoire une autre fois... mais pas aujourd'hui... j'en souffre encore trop.

Hannsheimz de Elbingen lui prit la main et la serra avec pitié, comme pour l'encourager à avoir confiance en lui...

— Si tu as jamais besoin d'un ami, Brigitte, pense que tu peux te confier à moi. Dispose de moi... je serais toujours prêt à t'aider.



CHAPITRE CCCLXXXIX

UN RAYON D'ESPOIR

Les semaines se suivaient, monotones. Et chaque jour apportait avec lui de nouvelles souffrances. N'en verrait-on jamais la fin?... La mort, serait-elle la seule délivrance ?

Lorsqu'il avait voulu se suicider, on l'avait arraché à la mort. Le médecin lui avait longuement parlé, lui conseillant de ne pas perdre courage. Et Alfred Dreyfus avait cru à ses paroles. Mais les jours passaient, sans que rien changeât dans sa triste vie de prisonnier, il commença de nouveau à désespérer.

Mais, il ne lui était plus possible d'essayer de se suicider : on lui avait tout pris, pour le soustraire à cette tentation.

Souvent, Alfred se demandait comment il pouvait endurer toutes ces tortures, sans en perdre la raison.

Quelques jours après sa tentative de suicide, il écrivit sur les dernières pages de son journal intime :

« Pendant ces longues nuits douloureuses, que je passe attaché sur mon lit, et que le sommeil me fuit, mon âme cherche la bonne étoile, qui doit me guider dans

toutes mes décisions. Et soudain, je l'aperçois et je comprends qu'elle me dicte mon devoir: je n'ai pas le droit de désertier mon poste, je n'ai pas le droit d'abrégier ma triste existence fût-ce même d'un jour. Je dois accepter toutes les souffrances et continuer jusqu'au bout. Tant que j'aurai encore un souffle de vie, je ferai face à mes adversaires, telle une vivante épave, dont ils auront en vain voulu anéantir l'âme.

Il devait vivre pour voir son honneur réhabilité.

Quelque temps après sa tentative de suicide, on le transporta dans une autre cabane, située en haut d'une colline. Elle se composait d'une seule pièce, partagée en deux par une grille en fer. Le prisonnier occupait une moitié de la chambre, et dans l'autre se trouvait nuit et jour un geôlier. Deux petites fenêtres grillagées étaient placées si haut, qu'il ne pouvait pas voir le paysage.

Sur le mur, on avait inscrit le règlement pour les déportés.

« Le déporté doit nettoyer lui-même sa cellule et préparer sa nourriture. »

Comment eut-il pu faire la cuisine? On ne lui donnait rien de ce dont il aurait eu besoin pour cela.

« Le déporté reçoit sa ration réglementaire, mais il lui est permis, de s'acheter des provisions, si la direction l'y autorise. »

Dans le cas d'Alfred Dreyfus, la direction avait décidé de le lui défendre.

« Toutes les réclamations doivent être adressées au surveillant de service. »

Combien de fois s'était-il déjà plaint, toujours sans résultat !

Dans la journée, les portes des cellules sont ouvertes et le déporté a le droit de se promener dans l'enceinte. »

Mais on ne laissait pas sortir, il devait rester dans sa cellule, sans bouger, sans jamais voir le soleil. Il aurait pu supporter tout cela, car pour une âme noble, il est toujours plus facile de souffrir le mal, que de le faire, mais le plus terrible c'était l'interdiction de parler à qui que ce fut. Lorsqu'il adressait la parole à son geôlier, celui-ci ne lui répondait pas. Il avait fini par oublier jusqu'au son de sa propre voix, et s'effrayait du son rauque qui sortait de sa gorge lorsqu'il prononçait quelques mots.

On lui avait permis d'écrire...

Mais que devenaient les lettres qu'il envoyait à Lucie ? Il ne recevait jamais de réponse, et les quelques lettres que Lucie lui écrivait, ne contenaient aucune réponse à ses questions.

Mais il ne perdait pas patience, cela le soulageait de pouvoir au moins exprimer ses souffrances sur une feuille blanche. Un jour, il écrivit la lettre suivante :

« Je sais que, si tu étais avec moi, tu me conseillerais de ne pas perdre courage. J'ai encore de l'espoir, car j'ai le droit pour moi. Je veux la vérité et cela me donne la force d'endurer toutes ces souffrances.

« Mes lettres doivent être une sorte de testament pour toi. Je t'ai dit souvent que je n'en pouvais plus, mais je t'ai aussi parlé de notre amour et de ton devoir.

« Ne t'y trompe pas... cette grandeur d'âme que nous avons montrée, ne doit être ni de la faiblesse, ni de la vantardise... elle doit renfoncer au contraire notre force et notre volonté de lutter pour arriver au but. Et notre but, c'est la vérité.

« Souvent nos cœurs se révoltent, la plaie saigne de nouveau et nous succombons à notre désespoir. Je ne suis qu'une pauvre bête humaine, qui supporte sans mot dire toutes les tortures dont on l'accable. Mais mon âme invincible me relève toujours, me donne toujours à nouveau la force de lutter pour ce que nous avons de

plus précieux au monde: l'honneur! l'honneur de nos enfants, l'honneur de nous tous.

« Je me dresse pour crier au monde l'injustice qu'on me fait endurer, pour pousser à la révolte tous ceux qui m'entendent. Je vous embrasse de toute mon âme ardente, de cette âme, qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

« Ne fais pas attention à ce qu'on dit... Ton devoir est tout tracé: il faut demander justice. Il faut qu'on sache la vérité, je dois le répéter tous les jours...

« Je souhaite pour nous deux, que ces tortures puissent prendre fin, car je suis sûr que tu souffres autant que moi.

« Il est inutile de te raconter les menus incidents de la vie quotidienne, et si je le fais aujourd'hui c'est par faiblesse et parce que l'indignation m'emporte. Il est triste de savoir, que tout ce qui pourrait rendre la vie belle et agréable est défendu; s'il ne s'agissait que de moi, j'aurais cherché depuis longtemps l'oubli dans la tombe.

« Je n'ai pas cédé jusqu'à présent à cette tentation, mon devoir, à moi, je le sais, est de vous aider dans votre lutte de toute la force de ma volonté. Car il s'agit d'une chose qui m'est plus précieuse que ma vie: l'honneur de nos enfants, l'honneur de tous ceux qui luttent avec nous. J'ai tout supporté sans fléchir; j'ai fait taire mon cœur; chaque jour je refrène l'indignation de tout mon être, et je demande sans cesse que la vérité soit enfin dévoilée.

« Mais j'espère pour nous deux, ma pauvre Lucie, que tous ces efforts nous mèneront au but, que l'heure de la justice va enfin sonner... »

On voit ici l'homme, au bord du désespoir, tantôt se resaisissant, tantôt jouant avec l'idée de sa mort prochaine, se répétant à chaque minute: je dois vivre pour

mon honneur, qu'on m'a volé!

Tel est Dreyfus, l'homme le plus pauvre, le plus misérable de son temps.



La porte de la cellule d'Alfred Dreyfus s'ouvrit avec une telle violence, que le capitaine, assis à sa table, se retourna avec effroi.

Le surveillant de service entraît.

Alfred Dreyfus, se conformant au règlement, se leva et attendit d'être interrogé. Le surveillant jeta un coup d'œil sur la cellule et hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est bien, tout est en ordre... dit-il au prisonnier. Le commandant va venir tout de suite.

A ce moment celui-ci apparut.

Le capitaine Dreyfus s'inquiéta: Que pouvait-on lui vouloir?

Il regarda l'officier qui entraît d'un air interrogateur.

Le commandant s'approcha de lui.

— J'ai reçu un télégramme, dont je dois vous faire connaître le texte... dit-il et il déplia un papier.

« Au déporté Dreyfus, à lui communiquer par le commandant des îles de Salut.

Je vous informe que le tribunal a accepté une révision de votre procès et a résolu de vous faire part de cette décision. Vous êtes invité à vous servir de tous vos moyens de défense. »

On allait réviser son procès...

Dreyfus passa la main sur son front,

Devait-il le croire?

Enfin se réalisait ce qu'il souhaitait depuis si longtemps.

La nouvelle était si surprenante, si incroyable, qu'il se mit à trembler et se serait trouvé mal, s'il ne s'était pas retenu à la table.

Il entendit la voix du commandant: qui semblait venir de très loin:

— En raison de cette décision, on vous laissera plus de liberté. Comme il est peu probable, que vous tentiez de fuir, on ne vous mettra plus aux fers. Vous pourrez désormais vous promener autant que vous le voudrez aux alentours des bâtiments.

Le malheureux ne pouvait croire encore que son long martyre allait prendre fin.

Il reverrait Lucie et les enfants!

L'idée de ce bonheur le bouleversait.

Il allait être réhabilité.

Ses yeux se remplirent de larmes et il n'eut pas honte de pleurer.

C'était de joie.

Le commandant le regardait silencieusement.

L'émotion du prisonnier parvenait à toucher ce cœur pourtant peu sensible. Il dit:

— Vous pourrez bientôt retourner en France.

— Et je serais libre, enfin libre, un homme comme les autres, après avoir été si longtemps un criminel!

Alfred Dreyfus regarda longuement dans la direction de sa patrie, et murmura d'une voix étouffée:

— Après Dieu, c'est à toi Lucie que je dois cela.

CHAPITRE CCCXC

LE COUREUR D'AMOK

Juliane avait lutté bravement contre les soupçons qui venaient troubler son bonheur.

Maintenant, elle s'en était libérée et commençait joyeusement et avec courage sa vie nouvelle.

Son cœur était plein d'espoir; chaque matin ses yeux brillaient davantage, car chaque jour qui passait la rapprochait de l'heure bénie, qui verrait son union avec Claus.

Cette heure était proche.

Dans deux semaines, sa nouvelle maison serait prête.

C'était une très belle maison entourée de hauts palmiers contenant six chambres et une grande terrasse.

Elle était installée selon ses désirs, Claus avait laissé à sa fiancée une liberté absolue et il était si heureux de la voir joyeuse.

Une seule chose le troublait: la question du personnel.

Elle lui paraissait difficile à résoudre.

Koma était chez lui. Et il sentait bien que Juliane n'en était pas satisfaite.

Enfin il résolut de lui parler ouvertement.

— Il serait temps, Juliane, de chercher des domestiques dit-il, nous avons besoin d'une cuisinière, de plusieurs boys et d'une femme de chambre pour toi.

Elle le regarda, avec un sourire étrange.

— Dis-moi franchement, ce que tu en penses Claus. Puisque tu m'en parles, je suppose que tu t'es déjà occupé de cette question. Je dois t'avouer que je n'y avais pas encore pensé.

— Oui, tu as raison, Juliane, je m'en suis occupé, et j'avais pensé à te demander de prendre Koma comme femme de chambre.

— Pourquoi me proposes-tu justement Koma? Crois-tu qu'elle soit spécialement désignée pour mon service personnel?

— Je pense que tu pourrais toujours essayer.

Juliane semblait réfléchir.

Elle n'avait pas pensé à la possibilité de prendre Koma comme femme de chambre.

L'idée de l'avoir si près d'elle lui était désagréable.

Et elle le dit franchement:

— J'aurais préféré que tu ne la gardes pas, Claus.

— J'y avais pensé, mais il me semble bien brutal de renvoyer cette pauvre fille. Elle a toujours été très dévouée et je lui dois beaucoup. Te souviens-tu, qu'elle m'a tiré d'embarras, dans cette affaire Koalwink?... On peut avoir confiance en elle.

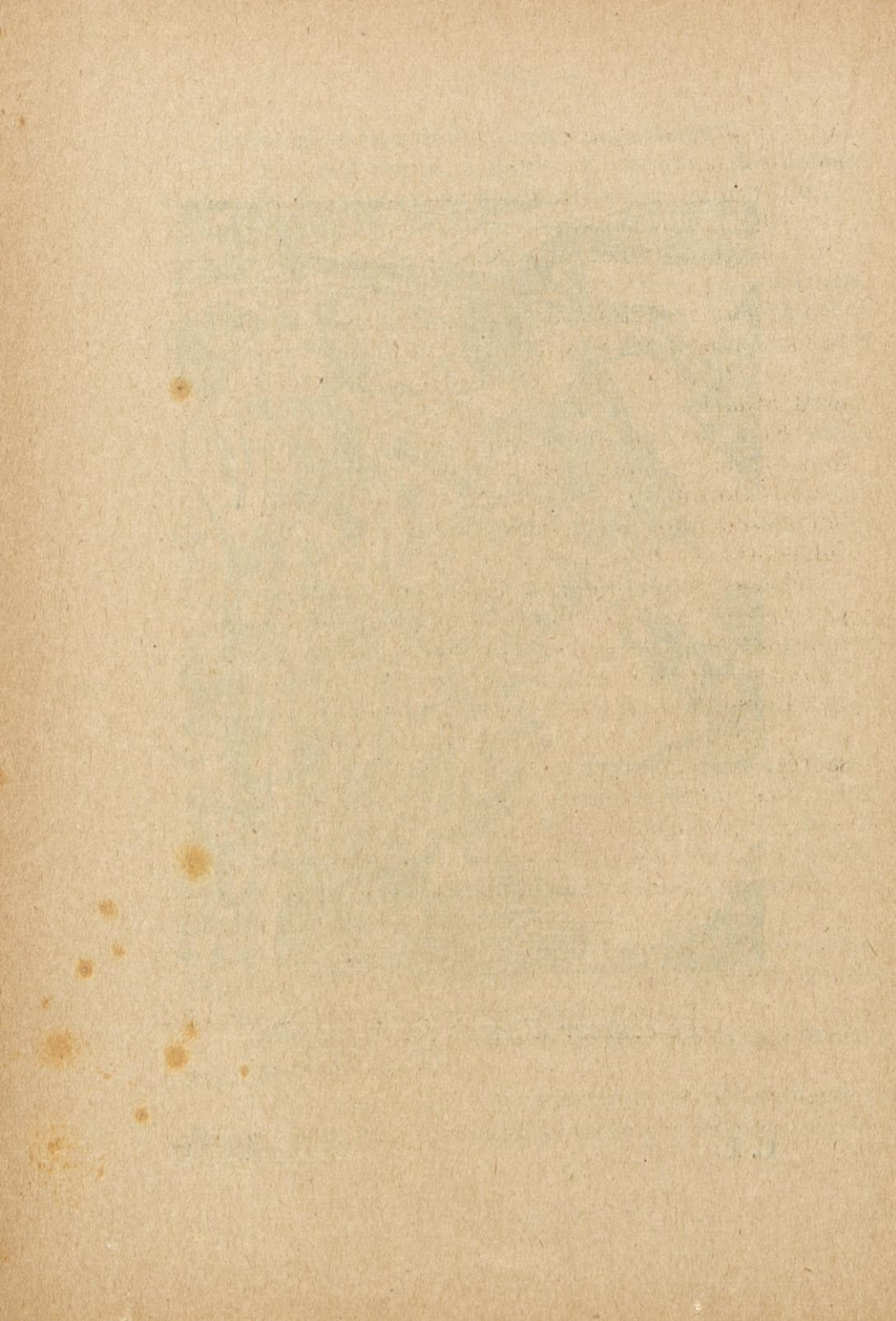
— Je le sais. Si tu veux, elle restera à la maison. Mais il n'est pas nécessaire que je la prenne comme femme de chambre. Ne le crois-tu pas?

— Elle est très adroite et je suis sûr qu'elle te sera très dévouée.

Juliane ne tenait pas beaucoup au dévouement de Koma. Cette fille lui semblait sournoise et peu franche.



Le coureur d'Amok fonça sur elle...
(Page 2774).



MAIS il serait toujours temps, de la renvoyer, si ses soupçons se trouvaient justifiés.

— Si tu veux, dit enfin Juliane, je la prendrai...

Claus était satisfait de voir cette question résolue. On engagerait encore un cuisinier chinois et plusieurs boys.

Quelques jours plus tard, le mariage eut lieu dans la maison de Van Aglerberg.

Les formalités furent remplies par l'officier d'état civil Stuart.

Et la bénédiction nuptiale fut donnée aux époux dans la chapelle hollandaise.

Ce fut un grand jour de fête; des drapeaux aux couleurs hollandaises ornaient toutes les fenêtres des comptoirs des de Groot.

La maison des Van Aglerberg et celle du jeune couple étaient parées de fleurs et de guirlandes, et Juliane fut émue de constater les prévenances dont elle était l'objet à cette occasion.

Lorsqu'elle entra dans sa nouvelle maison, elle se promit de garder ce grand bonheur comme une chose sacrée.

Les jours suivants furent inoubliables pour elle. Claus voyait avec joie que Juliane, malgré sa vie de femme du monde, habituée au plus grand luxe, se consacrait entièrement à ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'occupait de tous les détails, dirigeait le personnel avec bonté et fermeté et tâchait de rendre la vie agréable à Claus.

Malgré toutes ses occupations, elle venait le chercher chaque après-midi à son bureau.

Et, en rentrant, elle lui parlait de tous les petits événements de la journée.

Claus était persuadé que sa femme était heureuse. car elle était toujours joyeuse et gaie.

— Espérons que son bonheur ne sera jamais troublé, pensait-il très ému.

Ses pensées allaient vers Koma une crainte lui venait : Juliane n'aurait-elle pas d'ennuis avec elle...

Mais Juliane était contente de sa femme de chambre, et quand il l'interrogea, elle déclara à Claus qu'elle n'avait rien à lui reprocher.

Et comme il lui demanda si elle était maintenant convaincue du dévouement de Koma, elle répondit en souriant :

— Elle est aussi sauvage avec moi, que le premier jour, et j'ai cru m'apercevoir, qu'elle me regarde souvent avec des yeux haineux lorsqu'elle voit que je m'occupe de toi. Mais c'est naturel... avant notre mariage, elle te servait, et maintenant, cela lui fait de la peine, d'être éloignée de ton service personnel. Non, décidément, je ne crois pas, qu'elle me soit très dévouée Claus.

— C'est impossible tu dois te tromper, Juliane.

Pourquoi attache-t-il une telle importance au dévouement de Koma, se demandait Juliane avec inquiétude.

Un jour Van Aglerberg invita Claus, à venir au Königin-Bar.

Claus hésitait.

— Il me faudra laisser ma femme seule à la maison. Ce n'est pas possible dit-il.

Van Aglerberg hochla la tête :

— Pour une fois, mon cher... D'ailleurs, votre femme pourrait peut-être passer la soirée avec ma sœur ; dites-lui que Mady voudrait beaucoup la voir.

— Entendu ; je suis sûr qu'elle ira avec plaisir rendre visite à votre sœur.

— Eh bien ! alors... vous serez libre ce soir et je vous retrouverai à sept heures au bar. Le docteur Berhagen

et Stuart y seront aussi. Vous serez mes invités.

Claus accepta.

Pendant l'après-midi Van Aglerberg passa au bar et commanda à dîner pour sept heures. En rentrant au bureau, il dit à Claus :

— J'ai justement vu notre ami Koalwink... il se promenait du côté du bar et j'aurais juré qu'il attendait une femme; mais savez-vous qui vint le rejoindre? Savou, leur conversation avait l'air mystérieuse bien que brève. Qu'en dites-vous ?

— Je ne trouve pas cela si curieux, dit Claus en riant.

— Mais mon cher, je ne vous comprends plus... Ce n'est pas curieux, c'est très louche. Je parie qu'il manigance encore quelque chose!...

Claus hocha la tête d'un air amusé, la méfiance de Van Aglerberg lui paraissait exagérée...

— Vous le détestez donc tellement? demanda-t-il.

— Mais non... il n'en vaut même pas la peine! Il me dégoûte tout simplement, et je n'ai aucune confiance en lui. Et je vous conseille de faire bien attention à vous, mon cher.

— Depuis son attentat manqué, il m'évite tant qu'il peut. Certainement, il n'essaiera pas une seconde fois de m'attaquer.

Van Aglerberg fronça les sourcils :

— Je n'en suis pas aussi persuadé que vous, mais j'ai peut-être tort, dit-il d'un air soucieux.



Lorsque Juliane quitta la maison, pour aller au bureau de Claus, Koma la suivit secrètement.

Pour arriver aux comptoirs de la plantation, Juliane devait traverser le village indigène.

Il faisait une chaleur épouvantable.

Juliane marchait lentement, jamais le chemin ne lui avait paru aussi long qu'aujourd'hui.

Soudain, un cri retentit près d'elle et, effrayée, elle sursauta.

Elle s'arrêta, réfléchissant qu'elle ferait peut-être mieux de rentrer à la maison. Mais à ce moment, les cris augmentèrent d'intensité et Juliane, affolée, se mit à courir.

Elle avait une seule idée : se retrouver près de Claus... car elle craignait qu'un malheur ne lui fut arrivé.

La rue s'était brusquement peuplée et elle avait de la peine à se frayer un chemin parmi la foule.

Elle courait de plus en plus vite.

Quand elle arriva près des comptoirs, elle entendit une immense clameur :

— Amok!... Amok!...

Soudain le coureur d'amok apparut et Juliane, terrifiée, le vit se précipiter vers elle.

Elle essayait de l'éviter.

Chancelant, tenant d'une main le Kris, cette arme terrible des malais, il la poursuivait dans sa course effrénée. Les yeux de l'homme ivre étaient fixes... une expression de folie crispait tous ses traits... Un ouvrier, frappé par l'arme redoutable, tomba tout près de la jeune femme qui poussa un cri d'horreur...

Le coureur d'amok fonça sur elle il lui semblait qu'elle ne pourrait l'éviter...

En proie à une frayeur atroce, Juliane paralysée, se contracta sur elle-même. Soudain, elle se sentit repoussée avec violence.

Une femme s'était jetée entre elle et le coureur d'amok et, poussant un cri étouffé, elle tomba...

Au même instant, à côté de Juliane se dressa Claus, braquant son revolver sur le malais.

Mais, avant qu'il eut pu tirer, le coureur d'amok comme une masse inerte, s'était écroulé sur le sol.

L'écume à la bouche, il se roulait dans d'effroyables convulsions.

Quelques ouvriers des plantations s'approchèrent de lui et s'emparèrent de son arme.

Il se débattait furieusement.

— Attachez-le!... commanda Claus, et amenez-le vite.

Puis il prit les mains de Juliane:

— Grâce à Dieu, tu n'es pas blessée, dit-il, pâle d'émotion.

« C'est Koma qui t'a sauvée ; c'est elle qui s'est jetée devant toi et a reçu le coup, qui t'était destiné.

Il fut effrayé de l'effet produit sur Juliane par ces mots.

Affolée, elle le regarda un instant, puis elle se pencha sur Koma, qui ne bougeait plus... Son visage pâle et ensanglanté fit une telle impression sur Juliane que celle-ci s'évanouit.

Les gens se pressaient autour d'elle.

Claus envoya un ouvrier chercher la voiture et un médecin.

Puis, il fit transporter Koma à l'hôpital.

Quelques minutes après Van Aglerberg et la voiture arrivèrent.

— Votre femme est blessée ? demanda le directeur, effrayé.

— Non, elle s'est évanouie d'émotion et de peur. Juliane était étendue par terre, elle avait l'air d'une morte

— Mais, nous ne pouvons pas transporter votre femme dans cette voiture, décida Van Aglerberg...

— J'ai fait venir un brancard... répondit Claus qui se retourna et ajouta : le voilà !

Aglerberg aida Claus à soulever Juliane et à l'étendre doucement, puis les deux hommes accompagnèrent les porteurs.

Van Agleberg, avait l'air de suivre un convoi funèbre ; il craignait que cette forte émotion n'eut de tristes conséquences pour la jeune femme...

Pendant qu'il marchait en silence à côté de Claus, ses pensées tournaient autour de ce terrible accident.

Malheureusement de semblables faits se produisaient assez fréquemment.

Mais ce qui semblait suspect au directeur c'était que ce fut justement l'ouvrier, Savou, qu'il avait vu quelques heures auparavant avec Koalwink, qui fut devenu fou aussi soudainement. Et il soupçonna Koalwink d'avoir engagé Savou à jouer cette infâme comédie, pour se venger de Groot.

Il considéra Claus, d'un regard dans lequel il y avait de la pitié et de la colère.

Il se disait que s'il en était ainsi, le jeune homme pourrait se reprocher de s'être fait un ennemi en la personne de Koalwink... Ce serait de sa faute si la pauvre Juliane en souffrait...

Dès qu'on fut à la maison, on étendit Juliane sur une chaise longue. Quelques minutes plus tard, le docteur Bernhagen parut, et Van Aglerberg se retira.

Le docteur s'excusa de n'avoir pas pu venir plus vite.

— J'ai dû panser les deux blessés d'abord, la fille serait morte sans cela. Et j'ai appris que votre femme n'était pas blessée.

Il jeta un regard interrogateur sur Juliane :

— Elle s'est évanouie ? Je comprends cela, elle a dû avoir peur...

Il leva les paupières de la malade, tâta son pouls. Puis se retournant vers de Groot, qui l'observait, il ajouta :

— Il n'y a rien à faire pour le monment, il faut attendre qu'elle revienne à elle. J'espère que cet accident n'aura pas de plus graves conséquences. Y a-t-il quelqu'un ici pouvant la soigner ?

De Groot secoua négativement la tête.

La seule personne qui aurait pu la soigner était Koma...

— Il ne peut être question d'elle... la pauvre enfant est bien malade. Je vous enverrai une infirmière.

Claus le regarda, avec effroi.

— Croyez-vous, que Juliane soit vraiment si malade, docteur, qu'elle ait besoin d'une infirmière ?

Le docteur haussa les épaules.

— Je ne sais pas comment elle se trouvera, lorsqu'elle deviendra à elle. Mais je ne puis vous cacher, qu'un accident de ce genre peut avoir parfois de graves conséquences.

Une peur atroce s'empara de Claus. Il ne trouvait pas un mot, il regardait le docteur d'un air affolé... Puis il s'écria :

— Envoyez-moi tout de suite une infirmière... faites ce que vous voudrez, docteur, mais sauvez ma femme. Ne me quittez pas, attendez qu'elle sorte de son évanouissement.

Bernhagen essaya de le tranquilliser :

— Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher et je viendrai de suite. Maintenant je dois retourner auprès de mes malades.

Claus ne voulait pas le permettre.

— Je ne sais que faire sans vous, docteur...

Bernhagen eut une idée heureuse :

— Envoyez donc quelqu'un chercher Mlle Van

Aglerberg, elle viendra tout de suite, lorsqu'elle saura que votre femme est malade.

— Vous avez raison, docteur, je n'y avais pas pensé.

Claus passa la main sur son front :

Le directeur devait être encore là ; il avait promis d'attendre dans le bureau de Claus. Le jeune homme s'y précipita, mais lorsqu'il y pénétra il le trouva vide.

L'un des boys interrogé, expliqua :

— Ce monsieur est parti !

— Cours vite chez M. Van Aglerberg ordonna Claus et demande à Mlle Mady de venir tout de suite.

Le boy fit un geste de la main vers la fenêtre, d'où l'on voyait la route qui aboutissait au jardin :

— Mlle Van Aglerberg arriva monsieur, dit-il.

CHAPITRE CCCXCI

UN DERNIER ESSAI

— Maître, il y a dans l'antichambre une dame que désire vous parler, dit Nini Bertholet, entrant dans le bureau de maître Laborie.

— Une dame ? a-t-elle dit ce qu'elle veut ? Lui avez-vous demandé son nom ?

— Oui, maître, mais elle n'a pas voulu me le donner.

— Que s' imagine-t-elle donc ? Elle croit peut-être que je n'ai rien d'autre à faire ! Vous savez très bien, mademoiselle, que je suis accablé de travail et que je ne peux pas recevoir des personnes qui ne se donnent même pas la peine de me faire dire ce qu'elles désirent. Vous lui direz, que je ne peux pas la recevoir, tant qu'elle ne vous dira pas quel sujet elle veut me parler.

Nini Bertholet hésita à obéir.

— Je le lui ai déjà dit, maître. Mais elle prétend ne pouvoir parler qu'à vous seul.

Laborie s'impatiente.

— Je n'admets pas cela, mademoiselle. Allez vous-en et ne revenez pas sans pouvoir me dire que veut cette dame.

Quelques minutes plus tard, la secrétaire revint :

— La dame m'a dit, qu'elle venait pour vous donner des renseignements sur l'affaire Dreyfus.

Maître Laborie se leva et sortit dans l'antichambre, où il trouva une femme inconnue vêtue d'une robe qui avait dû être très élégante. Elle était très pâle et se leva à la vue de l'avocat.

— Je vous en prie, madame, dit celui-ci, s'inclinant légèrement, veuillez entrer ; je suis toujours là pour les personnes qui ont des révélations à me faire sur l'affaire Dreyfus.

Maître Laborie escorta l'étrangère dans son bureau. lui offrit une chaise et prit place dans son fauteuil.

— Voulez-vous me dire votre nom, madame ?

— Je suis Amy Nabot.

— Vous avez dit à ma secrétaire, que vous aviez des révélations à faire, concernant le procès Dreyfus ?

— Oui, je suis venue pour cela. Le capitaine Dreyfus est innocent.

— Vous le dites avec une telle assurance, qu'on

pourrait croire que vous en avez des preuves ?

— Je les ai, maître.

— Pouvez-vous me les donner ?

— Oui, car je connais l'auteur des faux, qui ont amené sa condamnation. Je sais tout. On m'a fait connaître toutes les intrigues qui avaient pour but d'anéantir Dreyfus.

Maître Laborie la regarda avec surprise :

— Racontez-moi, lui dit-il, je voudrais connaître tous les détails.

— Celui qui a vendu des secrets militaires aux gouvernements étrangers, n'est autre que Ferdinand Esterhazy, et celui qui a fait les faux, grâce auxquels on put condamner et envoyer au bagne, Dreyfus, c'est le colonel Robert Henry.

— Je vous ferai remarquer, mademoiselle, que tous les bruits selon lesquels le colonel Henry serait un faussaire, ont été démentis par l'Etat-Major.

— Je sais, qu'on a tout essayé, pour le déclarer innocent ; mais j'espère qu'on n'y réussira pas.

Maître Laborie haussa les épaules.

— Si vous pouviez prouver le contraire, mademoiselle, ce serait de la plus grande importance.

— Je le peux, maître. Déjà, lorsqu'on a condamné Alfred Dreyfus, je savais où étaient les vrais coupables.

— Et pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Amy sourit tristement :

— Dois-je vous le dire, maître ? Ne le devinez-vous pas ? Je suis une femme passionnée, et j'ai aimé Alfred Dreyfus plus que tout au monde. Mais cet amour s'est mué en haine, lorsqu'il m'a fait comprendre que je n'étais pour lui qu'une aventure, un passe-temps. Son cœur n'était pas à moi. Il aimait cette femme qu'il a épousé plus tard. Et je fus heureuse, de voir son bonheur détruit. Je me suis tue et je n'ai rien dévoilé de la faute des autres,

afin qu'il fut châtié. C'était ma vengeance ; ainsi, il était séparé de cette femme et de ses enfants.

Laborie hocha la tête.

— Vous autres femmes, vous pouvez nous donner un bonheur inexprimable, si vous aimez ; mais vous êtes terribles dans votre haine.

Amy baissa la tête, sans dire un mot.

— N'avez-vous donc pas de cœur ?

— Il est inutile de me défendre devant vous, maître. Vous ne me croirez pas, mais je vous assure que depuis j'ai souvent amèrement regretté mon action.

— Et que voulez-vous faire maintenant ?...

— Je veux réparer ma faute...

— Pour quelle raison ?

Amy se dressa, indignée.

— Pour quelle raison, maître ? Cela ne vous regarde pas ! Le plus important est, pour le moment, de prouver l'innocence du capitaine Dreyfus. On doit savoir la vérité, on doit savoir quel injuste individu était le colonel Henry. Il avait peur, que je ne le trahisse et il a essayé de me rendre inoffensive. D'abord il m'a fait envoyer à l'étranger comme agent secret et, plus tard, il m'a fait enfermer dans une maison de fous.

— Dans une maison de fous ? Mais c'est impossible.

— Cet homme n'avait peur de rien.

— C'est incroyable, mademoiselle. Il faut faire un procès au Directeur de l'asile.

Amy sourit et ne répondit pas.

— Qui est-ce ? insista Laborie.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

Laborie la fixa du regard et il remarqua, qu'elle était très agitée et que ses yeux brillaient d'une étrange lumière. Son récit lui paraissait curieux.

Etait-elle malade ou... ? il n'acheva pas de formuler sa pensée et demanda :

— Vous ne savez pas le nom du docteur chez lequel le colonel Henry vous a amenée ?

— Non, maître.

— Mais vous vous souvenez, dans quel asile vous étiez ?

— Non, j'avais la fièvre, lorsque j'y fus amenée. Je ne sais même pas la direction que nous avons pris pour y aller, je sais seulement, que ma chambre avait des fenêtres grillagées.

— Mais comment se fait-il que vous êtes libre maintenant ? On vous a libérée après la mort du colonel Henry ?

— Je me suis libérée moi-même en m'enfuyant de l'asile. Et je viens chez vous, maître, pour me mettre à votre disposition comme témoin dans le procès Alfred Dreyfus.

L'enthousiasme de maître Laborie, s'éteignit brusquement.

Il réfléchit quelques instants, puis il secoua la tête :

— Chère mademoiselle... je dois vous dire, que votre récit est un peu trop fantastique, pour pouvoir nous servir.

— Mais il est vrai, je vous le jure.

— On ne croira pas à votre serment, mademoiselle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne vous prendra pas au sérieux lorsqu'on saura que vous sortez d'un asile d'aliénés.

Amy Nabot sursauta :

— Mais je n'ai jamais été malade, maître. J'étais complètement saine d'esprit et mon internement dans l'asile n'a été qu'une infamie du colonel Henry, qui voulait se débarrasser ainsi de moi. Je ferais tout pour qu'on sache la vérité.

— Votre témoignage sera une accusation grave contre un mort, mademoiselle et on ne l'acceptera que si vous pouvez la prouver.

Amy Nabot s'arrêta devant l'avocat :

— Serait-ce une preuve suffisante, si je vous disais que, déjà, j'ai fait cet aveu à une autre personne, avant vous ?

Laborie dressa la tête.

— Avant d'entrer à l'asile ?

— Oui.

— Ce serait très important, en effet.

— Demandez alors des renseignements au colonel Picquart.

— Picquart ?

— Oui, je l'ai rencontré à Tunis, où je me trouvais à la suite d'une curieuse aventure. Epargnez-moi ce récit, maître et laissez-moi vous dire seulement, que le colonel Picquart m'a aidé dans une situation extrêmement difficile. Par reconnaissance, je lui ai raconté tous les crimes d'Esterhazy et du colonel Henry.

Maître Laborie passa la main sur son front.

— Vous avez raison, je me souviens de cette histoire. Le colonel Picquart y a fait allusion devant moi. Mais il ne pouvait pas utiliser vos aveux car vous n'étiez pas présente. Vous avez disparu.

— Malheureusement. Mais maintenant je suis à votre disposition, maître ; maintenant, il doit être possible, de faire savoir à tout le monde la vérité.

Laborie se leva et regarda Amy Nabot :

— Je me mettrais en relation avec le colonel Picquart. Je crois que le mieux serait de lui parler longuement et de fixer tous les détails. Donnez-moi votre adresse, pour que je puisse vous renseigner immédiatement sur les résultats de notre entretien.

Amy Nabot lui donna l'adresse de la pension Etienne Maître Laborie l'observa et pensa que le témoignage de cette femme servirait probablement à peu de chose.

Elle donnait l'impression d'une folle et il était persuadé que les juges la prendraient pour telle et refuseraient d'accepter son témoignage.

Mais il voulait tout essayer. pour arriver au but

CHAPITRE CCCXCII

L'IRONIE DU DESTIN.

Madame Louise Henry avait vieilli de dix ans ; ses yeux étaient cernés ; ses joues creuses. Chaque jour elle se sentait plus malade.

Elle allait quotidiennement, durant des heures, au cimetière. Elle restait sur la tombe de son mari et lui parlait.

La plupart du temps elle l'accusait amèrement.

Mais parfois elle s'accusait elle-même en sanglotant :

— J'aurais dû rester près de toi, je n'aurais pas dû te quitter. Ce malheur ne serait pas arrivé.

Mais tous ses remords étaient vains.

Robert Henry ne reviendrait pas du royaume des ténèbres.

Les amis du colonel Henry l'avaient forcée à déposer une plainte en diffamation contre le journaliste Reinach.

Un jour, M. Lennéger vint chez elle.

Résignée, elle le reçut.

— Madame, le ministère de la guerre m'envoie pour vous dire, qu'en raison des services rendus par votre